

rétablissement de la vieille religion, entre la fortune des combats qui avait fondé un trône, et l'intervention du pontife qui l'avait consacré! Et notez que, par le même décret qui établissait ces deux fêtes, on rendait au culte catholique cette église de Sainte-Geneviève, où nous avons eu l'esprit de replacer la solitude et le silence sous l'invocation de nos grands hommes, on promettait aux cendres de la dynastie impériale les caveaux de Saint-Denis, vides de l'ancienne monarchie. Et pourtant, voyez ce que durent, dans notre siècle, même les fondations du génie! Le 15 août a passé; au bout de dix ans, il n'était plus question du 2 décembre. La restauration avait effacé tout cela. Celle-ci, du moins, était en fonds d'anniversaires; elle avait des époques à revendre. Mais elle voulut se mettre selon la mode du temps. Elle data la joie publique du 3 mai, du 12 avril. Cela lui porta malheur. On put compter ainsi ce que prétendait vivre un événement moderne; et, quand on fut à quinze ans, la chose parut énorme, insolente, abusive, monstrueuse. La révolution de 1830 vint faire justice de ce scandale, et léguer à l'avenir le chômage de ses trois journées; nous en sommes là.

Ceci ressemble un peu à de l'histoire comme on pourrait la faire en compulsant les registres d'un entrepreneur d'illuminations ou de pyrotechnie, et là du moins la vérité ne manquerait pas; les mémoires des fournisseurs sont d'excellens mémoires contemporains. Mais il fallait bien nous mettre au courant de ce qu'on appelle aujourd'hui les anniversaires, de ces jours voués au remue-ménage de la cité, où le besoin de voir, d'admirer et de raconter fait sortir de ses retraites tout ce que Paris enferme d'habitans. Et maintenant, je laisse aux habiles le soin d'examiner, sous le rapport moral et politique, la convenance de ces institutions ambitieuses qui s'empressent de voter un éternel enthousiasme, une reconnaissance sans fin, une sympathie continue, pour des événemens à peine éclos; de chercher quel profit il peut y avoir à mêler parmi les joies du peuple, comme l'assaisonnement nécessaire du plaisir auquel on le convie, des acclamations qui ne sont jamais sans haine, des chants de triomphe qui ne peuvent être sans douleur, puisqu'enfin, dans les discordes civiles, il fournit en même temps les vainqueurs et les victimes. M'est avis qu'il y aurait là matière à

de beaux discours, et je m'étonne que nos orateurs n'aient pas employé deux ou trois séances à se mesurer sur ce sujet; car, à coup sûr, ils ne pouvaient trouver une discussion plus inutile.

Aussi bien ne s'agirait-il ici que de simple théorie, comme dans les questions les mieux traitées. Peu importe en effet à quelle occasion, pour quel souvenir, au bénéfice de quelle opinion se donnent ces représentations de la munificence publique. Que ce soit une fête de la liberté, de la victoire, de la légitimité, de la souveraineté populaire; que ce jour rappelle une conquête, une insurrection, une rentrée, un avènement; qu'il y ait, dans le fait historique auquel il se rapporte, des images de deuil, des causes de ressentiment et de regret, tout cela ne change rien à l'empressement de la population, pas plus qu'au menu de la gaieté municipale. C'est toujours la même affluence de spectateurs et toujours le même spectacle. On a beau renouveler sans cesse les constitutions, les drapeaux, les cocardes, les armoiries et le type de la monnaie, il ne sort pas de tous ces grands événements une idée neuve qui soit applicable à la manière

de les célébrer. Déjà, il y a bientôt cent ans, Voltaire se plaignait de notre stérilité sur ce point. « On dépense beaucoup, disait-il, en poudre et en fusées. On dépensait autrefois davantage en esprit et en agrémens. Quand Louis XIV donnait des fêtes, c'étaient les Corneille, les Molière, les Quinault, les Lully, et les Lebrun qui s'en mêlaient. Je suis fâché qu'une fête ne soit qu'une chose passagère, du bruit, de la foule, beaucoup de bourgeois, et rien de plus : je voudrais qu'elle passât à la postérité. Les Romains, nos maîtres, entendaient cela mieux que nous. Les amphithéâtres, les arcs-de-triomphe élevés pour un jour seulement nous plaisent et nous instruisent encore. » Depuis ce temps, nous n'avons pas, ce me semble, beaucoup appris. La République seule essaya de quitter cette voie usée, et d'inventer des divertissemens nouveaux. Elle avait fait ses études; elle savait la mythologie; elle voulut promener la poésie dans les rues et montrer l'allégorie dans les carrefours. Mais on finit par se moquer de son érudition, de cette comédie ambulante qu'elle faisait jouer à sa morale; le ridicule s'empara de ses déesses emprun-

tées au bouge voisin, et les dépouilla de leurs oripeaux ; ses chars, ses autels, ses trépieds, ses machines, la garde-robe de ses Vertus et la charpente de sa Nature furent jetés au rebut ; et des jeux olympiques, tels qu'on les avait arrangés pour les faubourgs, nous sommes retombés tout uniment aux tréteaux des acrobates, aux mâts de cocagne, aux feux d'artifices et aux lampions.

Ce n'en est pas moins un grand jour pour toute la ville que celui où le gouvernement, comme disent encore les Parisiens, se met en frais de divertissemens, de merveilles et de joyusetés pour amuser le peuple. Long-temps à l'avance on s'est procuré « le détail de toutes les cérémonies qui doivent avoir lieu dans Paris, » colporté dans chaque quartier, annoncé par la voix infernale des crieurs, et préféré, en ce moment, même au dernier arrêt rendu contre les conspirateurs. Bientôt on voit, placardée sur les murs, la longue pancarte du préfet de police, qui apprend aux piétons en quel lieu les voitures ne devront pas circuler ; et lorsque vous y aurez lu que la défense de tirer des pétards dans les jambes des passans est formellement re-

nouvelée sous les peines portées par la loi, ce sera le cas de prendre garde à vous ; car vous êtes sûr d'être poursuivi, assourdi, menacé tout le soir par la détonation du projectile enflammé. Pendant ce temps, les marchands de toute espèce plantent leurs piquets, tendent leurs toiles, dressent leurs tables, et disposent leurs magasins nomades dans le voisinage du lieu où sont préparées les réjouissances officielles ; sachant bien que toute fête gratuite est une occasion de dépense. Les mécaniques, les phénomènes, les ménageries, les tableaux pittoresques, les enfans à quatre bras ou à trois yeux, les animaux doués de quelque heureuse difformité, tous les spectacles dont le nom finit en *orama*, arrivent à la file, dans leur salle roulante, solliciter une part de cette curiosité générale que le programme authentique vient d'éveiller, et qui ne doit rentrer le lendemain au logis que rassasiée, étourdie, enivrée, et la poche vide. La première au rendez-vous commun, se trouvera encore la loterie, cachée dans une boutique de vaisselle et d'ustensiles, étalant ses lots séduisans, distribuant ses cartons trompeurs, et levant son impôt ordinaire sur la bourse de ceux qui tentent le

hasard. Puis, ce ne sont de tout côté que cafés improvisés, cabarets et cantines. Car une grande partie de la population veut trouver là son dîner tout servi; et, si ce n'était qu'il faut payer la dépense, vous croiriez revoir, sous le faible abri de ces tentes, à travers cette fumée qui s'échappe de mille fourneaux, les repas fraternels, les festins patriotiques dont nos pères nous ont parlé.

Lorsque le jour fixé par la dernière commotion politique est arrivé, qu'il soit proclamé par le canon ou qu'une sage prévoyance ait économisé la poudre, tout le monde est levé de bonne heure. En racontant d'avance, il y a de cela trente-huit ans, la fête de l'Être suprême (je vous préviens qu'ainsi se font beaucoup de récits), l'historiographe républicain disait: «L'aurore à peine annonce le jour, et déjà les sons d'une musique guerrière retentissent de toute part et font succéder au calme du sommeil un réveil enchanteur. A l'aspect de l'astre bien-faisant qui vivifie et colore la nature, amis, frères, époux, vieillards et mères s'embrassent tendrement. On voit aussitôt les banderoles tricolores flotter à l'extérieur des maisons; les

» portiques se décorent de festons de verdure.
» La chaste épouse tresse de fleurs la chevelure
» flottante de sa fille chérie, tandis que l'enfant
» à la mamelle presse le sein de sa mère dont il
» est la plus belle parure. Le fils, au bras vigoureux, se saisit de ses armes, et ne veut recevoir le boudrier que des mains de son père,
» vieillard qui sourit de plaisir et pleure de joie
» en présentant l'épée aux défenseurs de la patrie. » Les choses se passent maintenant d'une façon moins poétique, et la matinée d'une solennité publique ne voit plus de ces touchantes scènes. Rien n'est périlleux au contraire pour la paix des ménages comme les apprêts du plaisir qu'on va goûter en famille. Partout est l'impatience, l'agitation, le regret du temps qu'il faut donner aux soins de l'intérieur, la crainte d'arriver trop tard, le dépit des enfans qu'on fait attendre, et la mauvaise humeur des maris qui veulent faire leur barbe à loisir. Ce jour-là aussi, vous êtes certain d'être mal servi. La joute, la course, le mât de cocagne, sont dans la tête des valets, et l'orchestre de la danse parle plus haut que votre appétit à l'oreille des cuisinières.

Cependant la garde municipale, les sergens de ville et la troupe de ligne, se sont emparés de toutes les issues qui conduisent aux Champs-Elysées, théâtre inamovible des réjouissances nationales. Les voitures en sont repoussées, excepté celles où s'annoncent de hauts fonctionnaires, et ces vieilles berlines dorées de l'Hôtel-de-Ville, qui reparaissent de temps en temps avec leurs cochers d'emprunt et leur attelage accidentel. Les chevaux seuls obtiennent le droit de se mêler à la foule. Mais il faut voir comme ils s'y glissent d'un pas timide, combien de fois la main du cavalier est obligée de peser sur les rênes, que de courtoisie il faut mettre dans sa voix pour que le mot « gare! » ne soit pas offensant à cette multitude parée, brossée, cirée, blanchie, maîtresse du pavé, qui s'écoule comme un torrent vers un seul point de la ville. C'est alors, c'est en voyant ces flots d'hommes rouler, toujours épais, toujours intarissables, débouchant de tous les côtés, vomis par toutes les rues, jaillissant de toutes les maisons, qu'on est prêt à s'épouvanter de ce nombre de têtes qu'il faut ranger sous une même loi, de corps qu'il faut nourrir, de bras qu'il faut occuper.

On frémit à la pensée que cette masse, aujourd'hui mise en mouvement par l'instinct d'une vaine et puérile curiosité, pourrait être un jour tout aussi profondément remuée par des passions avides ou féroces. Alors l'esprit se serre avec effroi contre ce qui nous reste de civilisation. On sourit, malgré soi, à l'officier de paix décoré de son écharpe bleue, et l'on caresse en passant le cheval du gendarme.

Heureux et bon peuple après tout, malgré les peines qu'on s'est données pour égarer sa raison! Voyez comme il est loin de songer à mal, et comme il s'en aviserait peu, si personne ne se chargeait de ce soin. Regardez avec quelle innocence il se laisse conduire aux amusemens qu'on lui a préparés, comme il marche légèrement et libre de tout souci, endimanché, bruyant et joyeux, non pas parce que c'est jour de gloire, de triomphe politique, mais tout simplement parce que c'est jour de loisir, de dérangement et de bombe. N'attendez pas de lui le moindre sentiment de haine à l'occasion des événemens que cette journée rappelle; et, si vous en doutez, laissez-moi vous conter une anecdote que je n'ai